

REVUE ÉTUDES



NOÉMIE GUEDJ, ANTHONY COURRET, JÉRÉMIE LE LOUËT, JONATHAN FRAJENBERG, STÉPHANE MERCOYROL © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Jérémie Le Louët et ses comédiens nous livrent, avec cette adaptation alerte de *Richard III*, un beau couple d'heures de théâtre incandescent où le relatif dénuement de l'espace scénique, métallique mais simplement cloisonné, laisse essentiellement place aux effets de lumière ambivalents et aux atmosphères sonores irrégulières qui sculptent un écrin paranoïaque à ce nain boiteux comme pour mieux y faire résonner sa parole solitaire. Au-delà de la présence évidente du matériau sonore, il y a quelque chose d'opératique dans cette adaptation scénique qui nous renvoie par exemple à la conception de Michel Deutsch et à son inoubliable *Imprécation 36*, issue du même substrat shakespearien : le partage des voix et la distribution de l'espace semblent ménager un temps et une place aux pires cauchemars d'une parole qui déraisonne et vit le songe de son pouvoir avec une conviction qui se partage, malgré tout. C'est bien le paradoxe de cette pièce détestable et puissante, monstrueuse et fascinante que porte avec une grande force de concentration cette représentation fermement unie autour de jeunes comédiens aux grandes capacités d'incarnation lyrique, aux voix et aux corps plastiques qui laissent entrevoir le sillage heureux d'une belle filiation avec l'esprit et la philosophie scéniques des Michel Fau, Stéphane Auvray-Noroy ou encore Jean-Michel Rabeux. Ce qui est remarquable dans cette dramaturgie qui n'en fait pas trop tant le texte lui-même déborde déjà excessivement, c'est cette impression lancinante de voir un héros prodigué, se donnant sans cesse en représentation dans le théâtre intime d'une démente très raisonnée. Car Richard (Jérémie Le Louët) c'est le verbe incarné, celui qui prédit, maudit, commente, jure, rêve, argumente, séduit et se lamente tour à tour, c'est le démiurge de son propre destin qu'il façonne à force de fascination et de subjugation – metteur en scène magistral de son songe sanglant. La représentation donne à voir ces différents moments d'une personnalité qui a fait de la clandestinité le lit de son rêve de gloire : isolé par une douche de lumière zénithale, l'éternel revanchard nous livre son ressentiment universel avec une puissance d'évocation qui vibre dans l'air tel un frisson magnétique, subjuguant ses comparses et complices, qui, à la façon de somnambules éperdus, accomplissent, pour leur malheur, le rêve insensé d'un verbe qui fait le vide.